

En Pologne, des militaires français forment les soldats ukrainiens appelés à rejoindre le front

LES INSTRUCTEURS FRANÇAIS DE LA MISSION GERFAUT ENTRAÎNENT LES UKRAINIENS AVANT QU'ILS NE REPARTENT SE BATTRE.

🕒 13 min • Nicolas Barotte



Des deux mains, le soldat « *chargeur* » tient un obus invisible. Debout près du mortier, du 98 mm fourni par l'armée polonaise, il attend l'ordre de placer la pièce fictive dans le tube : un obus explosif, fumigène ou éclairant, selon l'objectif qui aurait été fixé. De l'autre côté de la pièce, le pointeur, vêtu lui aussi d'un gilet pare-balles et d'un casque barré d'un trait bleu pour reconnaître son unité, règle une dernière fois le « *gisement* » et « *l'angle* » de l'arme. Le tir s'ajuste manuellement, en

fonction des indications du chef. Sur la foi des « *observateurs avancés* » ou du renseignement fourni par son téléopérateur de drone, celui-ci a calculé, en griffonnant quelques notes sur son carnet, la position de la cible fictive, située à une distance maximale de 7 km. Un troisième homme, le tireur, s'écarte de quelques mètres, une corde à la main pour déclencher le tir d'un coup sec. Chaque geste a été répété comme une chorégraphie.

Une poignée de minutes plus tard, un deuxième tir est simulé pour intégrer des corrections. Puis il faut déplacer la pièce, quitter l'orée du bois et se dissimuler sous les feuillages. Sur le front, le risque de tir de contrebatterie imposerait d'être mobile. Un prochain jour, ces soldats ukrainiens « *réaliseront des tirs avec des munitions réelles sur un champ de tir* », explique le lieutenant Ben*, leur instructeur en charge de la formation de l'artillerie légère. « *Notre but est de leur apporter des compétences techniques* », dit-il.

Quelque part en Pologne, des militaires français de la mission européenne Eumam forment des soldats ukrainiens. Sur leur bras et leur casque, un drapeau bleu et jaune les distingue et rappelle d'où ils viennent. Leurs regards sont ailleurs, concentrés mais appliqués, comme ce soldat qui simule jusqu'au bruit de l'obus tiré du mortier d'une voix sourde. Leur séjour en Pologne est un répit loin de la guerre mais aussi un préalable au combat. Ils sont logés dans des bâtiments en dur à quelques kilomètres. Ils s'entraînent six jours sur sept, parfois la nuit. « *Mais leurs conditions d'hébergement sont très bonnes. Ils ne sont pas là pour accumuler de la fatigue gratuite* », explique le lieutenant-colonel Fabrice, qui commande le détachement de la mission Gerfaut, la mission de formation française en Pologne. « *Le gerfaut est un rapace, le plus gros dans cette région. Il est endurant et résilient. Avec la mission Aigle, cela nous fait deux rapaces sur le flanc est de l'Europe !* », poursuit l'officier, en référence à la présence française en Roumanie dans le cadre de l'Otan. L'officier a déjà supervisé la formation de plusieurs bataillons ukrainiens.

Depuis le début du conflit, l'armée a formé 10 000 militaires ukrainiens, en France et en Pologne, où entre 200 et 250 soldats sont déployés. Ces militaires accueillent les uns après les autres des bataillons ukrainiens de 400 à 700 hommes pour une durée

d'environ un mois et demi. Ils enchaînent les ateliers : des compétences basiques, comme le secourisme au combat ou le tir au fusil d'assaut, à d'autres plus techniques, comme le génie, l'artillerie légère, la reconnaissance, les drones, le tir de précision... Une sensibilisation au droit de la guerre leur est aussi prodiguée. Il s'agit d'une exigence française. Les Ukrainiens s'y plient même si l'urgence est ailleurs. L'épreuve du « labyrinthe », où ils sont plongés dans le noir et dans la fumée, les entraîne à la gestion du stress. « *La création d'automatismes permet de surmonter la peur* », indique le lieutenant-colonel Fabrice.

Deux fanions accrochés au mur dans le centre des opérations témoignent du passage de précédentes unités ukrainiennes. « *On a peu de retours individuels. On n'est pas là pour se faire des politesses. Mais l'armée ukrainienne demande à revenir* », poursuit le commandant, comme une preuve que la formation française est appréciée. Inutile de chercher un commentaire des intéressés. Consigne a été donnée de ne pas interroger les soldats, pour ne pas perturber leur entraînement ni dévoiler d'indication compromettante pour leur sécurité. La localisation du terrain est, elle aussi, confidentielle, comme celles de la dizaine d'autres où d'autres partenaires de l'Ukraine organisent des formations. Le mandat de Eumam est censé s'achever cette année. Il devrait être reconduit.

Après l'échec de la contre-offensive, l'année dernière, le moral est en berne. Les Français de Gerfaut entendent donner à ces soldats les moyens de durer. Parmi eux, certains ont connu l'épreuve du feu, d'autres pas encore. Les vétérans ne sont pas les plus simples à gérer, persuadés de connaître l'essentiel. Lors d'une précédente session, certains ont cru pouvoir se passer d'une remise à niveau en tir, avant de se rendre compte qu'ils rataient leurs cibles à 100 mètres. Le niveau des hommes est hétérogène, y compris physiquement. « *Ce n'est pas en quelques semaines qu'on donne à tous une forme physique, mais ils sont endurants* », admet le lieutenant-colonel Fabrice.

« *On prend les bataillons tels qu'ils sont et nous nous adaptons à eux* », explique le colonel Antoine Laparrat, Senior National Representativ de l'armée française en Pologne, c'est-à-dire le représentant de la France à Varsovie. « *Nous formons au*

combat inter-arme, c'est-à-dire comment le chef tactique peut utiliser tous les moyens dont il dispose », poursuit-il. La formation commence au niveau individuel puis progresse aux niveaux du groupe, de la section et enfin de la compagnie, l'échelon pivot. « *Nous avons pris l'initiative de proposer une formation spécifique pour les chefs de groupe, une semaine avant l'arrivée du reste du bataillon. C'est un niveau un peu oublié. Ils y apprennent à commander une dizaine d'hommes* », indique l'officier. La section et la compagnie progressent d'autant : « *Ça ne sert à rien de passer au niveau compagnie si le niveau section n'a pas été atteint* ». Au sein de l'armée française, la formation des chefs de groupe dure deux ans.

Sur chaque atelier, les instructeurs courent derrière les soldats comme des ombres. Ils écoutent les ordres donnés et surveillent les comptes rendus. Les chefs des unités engagées dans une phase de combat doivent se fier à ces messages pour construire leur offensive. La confiance se forge par l'acquisition d'une méthode commune. « *Il faut mettre en place des réflexes de communication : sur la consommation de munitions, sur les ennemis neutralisés, sur les blessés* », explique la lieutenant Léa, qui mène un groupe vers le champ de tir. Deux par deux, accompagnés d'un formateur et d'un interprète, les soldats rejoignent des positions pour faire feu sur des cibles métalliques à cent mètres. Elle corrige aussi leurs positions corporelles, les conseille sur le rythme de la respiration. Ils sont plusieurs binômes sur la ligne. Ils s'interpellent en ukrainien dans le vacarme des rafales. Des dizaines de cartouches jonchent le sol : calibre 7,62 mm. L'armée polonaise leur fournit l'équipement. En une journée « ordinaire », la compagnie tire quelque 4 200 balles... « *On leur apprend la gestion du feu pour durer longtemps sans tirer tout le temps. En trois semaines, on en fait de bons tireurs* », poursuit la lieutenant Léa, en revenant du poste de tir. Elle débriefe avec les soldats. « *On en a pensé quoi ?* », leur lance-t-elle. « *On n'a pas assez de radios* » pour communiquer, réplique l'un d'eux. « *Vous n'en aurez pas plus au combat. Dans ces cas-là, qu'est-ce qu'on fait ?* », assène-t-elle, avant de répondre : « *Le chef de groupe se met au milieu et les chefs d'équipe gardent une oreille attentive.* » Avant de passer au groupe suivant, elle leur délivre quelques

derniers conseils sur le repli tactique, c'est-à-dire comment quitter une position en étant couvert par ses camarades.

À défaut d'être plus nombreux ou mieux équipés que leur adversaire, les Ukrainiens doivent s'en remettre à leur entraînement pour faire la différence : pour être plus efficaces, plus performants et sauver plus de leurs soldats. Ailleurs sur le camp polonais, une mini-ville permet aux militaires de s'entraîner au combat en zone urbaine. Ce n'est pas nécessairement ce qui les attend dans un combat de tranchées ou dans les ruines des villages détruits. « *Le combat en zone urbaine est le plus complexe qui soit : ce qu'ils apprennent leur sera utile partout* », observe le lieutenant Damien. La manœuvre du jour est un tour d'échauffement : les jours prochains, d'autres éléments seront introduits dans le scénario. Pour l'heure, trois sections doivent mener une opération de prise de contrôle d'une rue, assortie d'évacuations de blessés, vers un bâtiment sur leurs arrières. « *Chaque section travaille dans un compartiment de terrain* », insiste l'officier. Avant l'assaut, le chef de compagnie a réuni ses subordonnées pour un baptême de terrain. Sur un plan de la ville griffonné sur une bâche étendue à même le sol, il a répété la manœuvre et désigné le futur « *nid de blessés* », dans le bâtiment numéroté 417. Un soldat recopie le plan sur son avant-bras. Quand l'action aura commencé, il ne sera plus temps d'avoir un doute vers où se diriger. « *Quand le combat sera lancé, ce sera un rouleau compresseur* », prévient le lieutenant Damien. Pour tenir le rythme, il faut avoir planifié le maximum de séquences. À l'arrière, le capitaine ne peut s'appuyer que sur les comptes rendus de ses subordonnées et quelques images de drones pour donner ses ordres suivants. « *Aujourd'hui, le début de la manœuvre manquait de rythme* », dit-il à l'issue de l'exercice.

« *Une unité en mouvement est moins vulnérable* », complète-t-il, avant de marquer une pause : « *Les Russes n'hésitent pas à engager leur artillerie contre les positions perdues, même s'ils ont encore des soldats imbriqués. Alors on apprend aux Ukrainiens à se déconcentrer. Le tir d'artillerie, c'est leur première préoccupation* », dit-il. Même si les Français et les Ukrainiens ne sont pas censés nouer des liens, certains racontent par bribes leur expérience du terrain.

Dans le ciel, le vrombissement d'un drone se fait entendre. « *C'est à nous ?* », s'interroge un instructeur en aparté. L'armée polonaise s'entraîne, elle aussi, un peu plus loin et celui-ci ne fait pas partie de la séquence... Mais les drones sont omniprésents dans tous les exercices. Le bataillon ukrainien est d'ailleurs venu avec ses propres appareils, de simples drones comme on en trouve dans le commerce. L'armée française en manque terriblement.

« Les Ukrainiens sont "drones dépendants". Sans, ils ont tendance à ne pas accepter la manœuvre », déplore le lieutenant Louis, près du terrain de tranchées, où il forme les unités de reconnaissance. *« Alors on les fait aussi travailler sans drones. La présence d'un drone peut priver de l'effet de surprise. Agir par temps dégradé, qui empêche les appareils de voler, peut aussi représenter un avantage tactique »,* dit-il.

Ce jour-là, le temps est particulièrement clément. Dans une prairie à quelques kilomètres du village de combat et non loin des positions d'artillerie, la terre a été percée de trous d'obus comme d'immenses taupinières. Les Ukrainiens ont demandé à travailler dans ce type d'environnement dévasté, dangereux, où l'on peut s'enterrer et se dissimuler. Des réseaux de tranchées plus ou moins profondes ont été creusés au bout du terrain. Une section ukrainienne lance l'assaut et se jette dans l'artère. Des grenades fumigènes servent à se protéger des tirs ennemis (joués par des Français), et à donner au chef d'unité, demeuré en arrière, une indication sur la progression de ses hommes. Sur le talus, les instructeurs observent. Ils jugent le rythme de progression : ni trop lent, pour ne pas laisser le temps à l'ennemi de se réorganiser, ni trop rapide pour ne pas se trouver à court de ressources. *« Il ne faut éviter de s'agglomérer dans la tranchée »,* analyse le lieutenant Louis.

Un drone survole la scène à basse altitude. La transparence du champ de bataille a modifié radicalement la façon d'organiser une manœuvre. *« Chaque camp peut connaître la position de l'autre. L'effet de surprise peut être vite perdu »,* prévient l'instructeur. La peur générée par les drones peut figer les positions.

« *Le chef tactique doit gérer la permanence des drones* », analyse-t-il « *Il peut y en avoir cinq ou six en même temps dans le ciel. Il faut constamment en faire décoller* », dit-il. Au sol, les hommes doivent apprendre à les reconnaître et s'en méfier. « *Si un drone est en vol stationnaire bas, c'est sans doute pour attaquer* », poursuit le lieutenant. En Ukraine, les appareils peuvent être équipés de simples grenades. Pour être précis, le largage doit se faire le plus bas possible. « *S'il fait de la surveillance, il peut voler 15 mètres plus haut. Il est alors invisible à l'œil nu mais ses moyens optiques sont suffisants pour zoomer* », décrit l'officier. Abattre des drones ennemis est une priorité sur le champ de bataille, mais c'est aussi particulièrement difficile. L'armée française n'entraîne pas au brouillage. Elle ne dispose pas non plus pour ses exercices de drones FPV, commandés pour certains avec un casque de réalité virtuelle et qui pourraient « *se faufiler à l'intérieur des tranchées* » si le pilote est assez doué. « *On forme des dronistes à ce que l'on sait faire : la reconnaissance, l'appui au tir d'artillerie mais aussi aux règles de gestion de l'espace aérien* », explique le lieutenant-colonel Fabrice, qui commande Gerfaut. « *On ne forme pas à l'attaque suicide avec un drone kamikaze* », dit-il, tandis que dans la tranchée l'entraînement se poursuit. Là, deux soldats travaillent à déminer un passage piégé. Ici, il s'agit d'apporter les premiers soins à un blessé.

Sur le camp polonais, les compagnies ukrainiennes passent d'un atelier à un autre. Elles accumulent des briques de compétences. Les savoir-faire « *sont transposables* », explique le colonel Laparrat. Ils serviront en offensif comme en défensif, quelle que soit la stratégie suivie par l'état-major ukrainien. « *Ici on travaille au niveau tactique. Les niveaux stratégiques ou opératifs sont décidés en Ukraine* », complète le lieutenant-colonel Fabrice.

Dans quelques jours, ces hommes seront de retour dans leur pays. Une autre formation les attend avant qu'ils soient déployés. Là-bas, ils seront confrontés à la pénurie d'obus et au danger permanent. C'est une autre histoire que les instructeurs suivent mais n'enseignent pas. « *On ne leur apprend pas à rationner leurs armements* », continue le commandant de Gerfaut. « *Frugalité des tirs ou non ? C'est la situation qui le détermine. C'est au commandement ukrainien de*

déterminer s'il veut faire un effort à un endroit», dit-il. En Pologne, les formateurs français gardent leurs conseils pour eux.

*Seuls les prénoms et grades sont indiqués pour des raisons de confidentialité.